

Chassé-croisé *Robin et Marion*

Alexandre Cadieux et Aurélie Olivier

Numéro 146 (1), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cadieux, A. & Olivier, A. (2013). Compte rendu de [Chassé-croisé / *Robin et Marion*]. *Jeu*, (146), 6–9.

Robin et Marion

TEXTE ÉTIENNE LEPAGE / MISE EN SCÈNE CATHERINE VIDAL, ASSISTÉE D'ALEXANDRA SUTTO
SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES GENEVIÈVE LIZOTTE, ASSISTÉE D'ELEN EWING
ÉCLAIRAGES ALEXANDRE PILON-GUAY / ACCESSOIRES ELEN EWING / CONCEPTION SONORE FRANCIS ROSSIGNOL.
MOUVEMENT MÉLANIE DEMERS / MAQUILLAGES ET COIFFURES SUZANNE TRÉPANIER
AVEC KIM DESPATIS (MARION), RENAUD LACELLE-BOURDON (ROBIN), GABRIEL LESSARD (RICHARD)
ET MARILYN PERREAU (ALICE)
COPRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET DU THÉÂTRE I.N.K., PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
DU 18 SEPTEMBRE AU 13 OCTOBRE 2012.

ALEXANDRE CADIEUX
ET AURÉLIE OLIVIER

CHASSÉ-CROISÉ

Diplômé en Écriture dramatique de l'École nationale de théâtre en 2007, Étienne Lepage a déjà écrit plusieurs pièces qui ont connu un succès retentissant. Certains de ses textes, notamment *Rouge gueule* et *l'Enclos de l'éléphant*, sont traduits en plusieurs langues et joués à l'étranger. À l'automne 2012, l'Association québécoise des critiques de théâtre lui a remis le prix du meilleur texte dramatique dans la catégorie Montréal pour *l'Enclos de l'éléphant* : Lepage, indiquait-on, « a mis en branle une mécanique théâtrale implacable, d'une construction irréprochable, dans laquelle se déploient une infinité de sens. Non seulement la pièce met en jeu une interaction cruelle, qui expose les comportements dominateurs de l'homme, mais elle est ouverte à une pluralité d'interprétations philosophiques et sociales. » Son dernier texte, *Robin et Marion*, a été présenté en septembre-octobre 2012 au Théâtre d'Aujourd'hui ; le spectacle résulte d'une coproduction entre cette institution et le Théâtre I.N.K. Alexandre Cadieux, membre de la rédaction de *Jeu*, en discute avec notre collaboratrice, Aurélie Olivier.

Aurélie Olivier – Pour écrire ce texte, Étienne Lepage s'est inspiré, assez librement il faut bien le dire, d'une pièce de théâtre entrecoupée de chansons écrite par le Français Adam de la Halle dans les années 1270 ou 1280 : *le Jeu de Robin et Marion*. On est toutefois ici assez loin de l'amour courtois qui prévalait à l'époque médiévale, c'est-à-dire un amour profond et chaste existant entre un prétendant dévoué et sa dame, généralement d'un rang social plus élevé. Dans son texte au contraire, Lepage semble affirmer que l'amour n'existe pas et que seul prévaut le désir, hommes et femmes étant régis par leurs pulsions et faisant preuve d'une inconstance absolue. Ainsi, toute la pièce est une sorte de ronde infernale dans laquelle les quatre personnages, Alice, Marion, Robin et Richard, forment des couples éphémères et interchangeables, au gré des circonstances et de leurs envies du moment. L'amour ne se ressent pas, il se décide ou il se déclare, se confondant avec le désir sexuel. Ainsi Alice affirme-t-elle dès la première scène : « J'aime Robin/ J'ai décidé ça/ aujourd'hui/ alors qu'il travaillait/ et qu'on pouvait voir ses deux fesses/ comme des pommes/ gigoter dans son pantalon », propos bientôt repris à son compte par Marion, tandis que Robin déclare sans rougir : « Marion/ je veux bien lui passer sur le corps/ Ça/ je ne peux rien y faire/ Je veux bien lui passer sur le corps/ et s'il faut que je lui dise que je l'aime/ et bien je vais lui dire que je l'aime ». Ce qui est frappant,



Robin et Marion d'Étienne Lepage, mis en scène par Catherine Vidal (Théâtre d'Aujourd'hui/Théâtre I.N.K., 2012).
Sur la photo : Kim Despatis et Renaud Lacelle-Bourdon. © Valérie Remise.

c'est leur totale absence de censure et de gêne, comme si leurs élans sexuels et violents (nous pourrions revenir sur ce sujet), absolument naturels, étaient hors d'atteinte de toute forme de contraintes dictées par la moralité.

Alexandre Cadieux – On retrouve, dans cette absence de filtre que tu décris avec justesse, un trait de l'écriture de Lepage que plusieurs ont relevé dans ses pièces *Rouge gueule* et, dans une moindre mesure, *Kick*. Ces deux œuvres sont également peuplées de personnages souvent jeunes qui

s'expriment avec une franchise si brutale que l'on est en droit de se demander si la parole correspond ici réellement à un discours ou plutôt à un accès sur une pensée relativement sauvage, instinctive, primale. Un *moi* non régulé par un *surmoi* de bienséance et qui laisse libre cours à ses désirs premiers, mais aussi à une colère souvent tournée vers les autres.

Dans la mise en scène de *Robin et Marion* qu'a signée Catherine Vidal, les corps suivent le sens des paroles. Le quatuor formé par les interprètes Kim Despatis, Marilyn Perreault, Renaud

Lacelle-Bourdon et Gabriel Lessard dégage un érotisme brut mais sain, une énergie sexuelle propre à ces jeunes personnages d'origine paysanne, habitués au grand air, musclés par les travaux des champs. Leurs ébats comme leurs bagarres résultent d'élan pulsionnels, et ne semblent pas laisser de traces durables. Contrairement à Lysandre, Hermia, Démétrius et Hélène, les amoureux du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare à laquelle la pièce de Lepage renvoie, nul ne souffre ici bien longtemps puisque tous sont volages, non pas par jeu ni par l'effet d'un maléfice mais parce que les hormones de chacun les animent de caprices équitabement éphémères. Dans le petit bois luxuriant qu'a recréé la scénographe Geneviève Lizotte, nos tourtereaux d'un instant s'ébrouent, vont et viennent, se quittent et se rassemblent. Ainsi, la lecture de Vidal, fraîche et virevoltante, colle au texte. Pour ma part, c'est cette apparente absence d'espace entre le mot et le geste, cette cohérence presque naïve mais néanmoins tonique entre le senti, l'exprimé et l'agi qui m'aura plutôt laissé sur ma faim.

A. O. – Il est vrai que la pièce évoque la comédie de Shakespeare avec ses quatre jeunes « amoureux » qui défient l'autorité paternelle en se promenant dans les bois par une chaude nuit d'été. On trouve dans les deux textes l'idée d'une opposition entre la nuit, espace des fantasmes et du désordre, et le jour, espace de la réalité, de la discipline, et ici du travail, puisque les personnages sont des paysans. La magnifique scénographie accentue cette évocation de la pièce de Shakespeare, comme tu le fais remarquer. Cela me semble d'autant plus intéressant que le propos est radicalement différent. L'univers d'Étienne Lepage est désenchanté, les personnages ne croient pas à l'amour et n'ont nullement besoin d'une intervention magique pour parvenir à leurs fins. Je trouve que la mise en scène de Catherine Vidal a su habilement mettre en évidence le caractère charnel, impulsif et impatient des personnages, ainsi que le côté intemporel de la pièce (caractéristique que l'on retrouve dans d'autres pièces de Lepage). Il ressort de la lecture de Vidal une impression de légèreté, que l'on remarque en effet déjà dans la forme du texte, mais que je trouve particulièrement intéressante en ce qu'elle semble indiquer que l'on a affaire à un texte inoffensif, alors qu'on en est très loin. De plus, la direction d'acteurs est impeccable, et les quatre comédiens livrent une performance sans faille.

Personnellement, j'ai seulement été agacée par la dernière scène, où les quatre interprètes défilent au fond de la scène, entrant et sortant tantôt au bras de l'un, tantôt au bras de l'autre, interchangeables, dans une sorte de farandole démente. Il m'est apparu que cela constituait une redite inutile du propos de la pièce et j'ai d'abord pensé à un choix de mise en scène, avant de découvrir, à la lecture du texte, que c'était l'auteur lui-même qui avait écrit cette scène.

Mais peut-être pourrais-tu préciser ce que tu aurais attendu de la mise en scène et que tu n'y as pas trouvé ?

A. C. – J'aimerais d'abord dire que je n'avais pas une idée préconçue de la pièce qui me viendrait d'une lecture préalable de l'œuvre ou du programme. Cela étant dit, nous ne sommes jamais vierges en nous asseyant dans la salle de théâtre, et mes réflexions sur la dramaturgie d'Étienne Lepage ont aisément pu teinter mon expérience de spectateur sur ce coup. Ce qui m'a frappé, c'est l'absence dans la représentation d'une des dimensions du texte qui m'a semblé particulièrement porteuse et que je tenterai de définir ici.

Si les sentiments exprimés par Alice, Robin, Marion et Richard sont présentés comme purs et sincères, comme nous l'expliquons plus tôt, ils n'en sont pas moins exprimés par des formules remplies de lieux communs ; la preuve en est qu'une même réplique pourra se voir reprise par différents personnages. Elle est peut-être là, l'actualisation de l'amour courtois, qui n'est pas seulement une noblesse de cœur, mais aussi une codification des rapports humains. Les paroles prononcées par les personnages sont-elles vraiment l'expression de leurs pulsions, ou ne correspondent-elles pas plutôt à des modèles empruntés et complètement assimilés, sans doute inconsciemment ?

On peut dès lors se demander si l'ensemble de leurs actions, qui consistent surtout à convoiter, à prendre, à se repaître puis à jeter sans se soucier de ce que l'autre ressent, serait moins le reflet d'un instinct presque animal que la manifestation d'un comportement de consommateur invétéré, conditionné par un certain nombre de représentations de l'amour, du sexe et de la jeunesse. C'est là que le texte peut prendre une épaisseur politique dans sa description de ce qui nous unit à l'autre, de l'instrumentalisation qu'on fait de l'autre, de son propre corps et de celui de son partenaire.

C'est une interprétation, bien sûr, ce n'est pas le seul sens que l'on peut donner au texte, mais ça m'a frappé de plein fouet alors que j'assistais au spectacle. Pourtant, la lecture bucolique et charnelle de Vidal oblitère presque complètement cette possibilité... à part la dernière scène que tu décrivais, cette ronde aux partenaires multiples et interchangeables.

Est-ce que mes observations rejoignent ce que tu disais plus tôt, à savoir que le texte était faussement inoffensif ?

A. O. – Je comprends ce que tu veux dire. En fait, pour moi, tout cela s'est joué dans la direction d'acteurs. Il y a bel et bien présence de phrases « toutes faites », mais il ne faut pas oublier que les personnages sont des adolescents. D'un côté, ils semblent se rebeller contre l'autorité et sont bel et bien guidés par leurs pulsions, d'un autre côté, ils sont soucieux de conformité. Tout indique qu'ils sont incapables d'avoir une identité et des désirs qui leur sont propres. Pour moi, les répétitions accentuent cette idée, affirment que les êtres humains sont plus ou moins interchangeables, que « plus ça

change plus c'est pareil », pour reprendre une expression populaire. Ils le disent d'ailleurs clairement à plusieurs reprises : « Nous sommes en tous points identiques ». Les costumes (robe d'été fleurie pour les filles, chemise et pantalon gris-beige pour les garçons), également de Geneviève Lizotte, vont dans ce sens. Je suis tout à fait d'accord quand tu dis que leurs actions reflètent un comportement « de consommateur invétéré » et que la pièce a une dimension politique. Il est d'ailleurs frappant de constater que, s'ils ne se soucient pas de ce que les autres ressentent, ils se soucient de leur regard, et souhaitent constamment susciter la jalousie, l'envie. Par exemple, Marion dit (mais elle n'est pas la seule) : « Partout/ autour de nous/ ça fera des jaloux/ et ça me rendra encore plus heureuse ». C'est un désir similaire à celui qui préside souvent à l'achat de biens matériels de marque branchée ou de luxe. Parallèlement, le fait qu'ils aient des accès de colère plutôt violents, qu'ils soient constamment impatients et frustrés traduit l'échec cuisant de ce modèle, inapte à donner un sens à l'existence et à apporter bonheur et sérénité. Il est vrai que cette dimension du texte ne transparait pas clairement dans la mise en scène, mais comme je le disais plus tôt, j'ai aimé ce côté « faussement inoffensif ».

A. C. – Autant Catherine Vidal, avec sa belle adaptation du *Grand Cahier*, que le Théâtre I.N.K., à travers les pièces de ses deux fondatrices Marilyn Perreault et Annie Ranger, se sont aventurés dans le passé sur les pistes de l'innocence volée, de l'enfance confrontée au pire, avec toujours ce souci de faire parler les corps. Peut-être me suis-je laissé bernier par la joie éclaboussante de *Robin et Marion*, cherchant les failles des personnages sous leur vernis éclatant sans voir que c'est justement ce vernis trop sucré qui représente peut-être la clé de ce monde plus contraint et policé qu'il n'y paraît. Il m'a tout de même manqué au final un ou deux dispositifs venant suggérer que ces mignonnes figures, en voulant échapper à l'autorité parentale, n'en succombent pas moins à une tyrannie plus perverse et souterraine, celle du conformisme. Il reste que l'écriture de Lepage peut supporter plusieurs lectures, c'est là l'une de ses richesses. ■



Robin et Marion d'Étienne Lepage, mis en scène par Catherine Vidal (Théâtre d'Aujourd'hui/ Théâtre I.N.K., 2012). Sur la photo : Gabriel Lessard et Marilyn Perreault. © Valérie Remise.